

Passé(s) colorisé(s)

À propos de l'exposition *Passé coloré. Famille en guerre, présentée à l'Abbaye Saint-Pierre de Gand du 25 novembre 2010 au 25 avril 2011.*

Dans un texte tardif, Primo Levi critique l'écoute que les jeunes portent au témoignage. Il leur faut, dit-il, des explications claires et franches où victimes et bourreaux sont en rapport les uns avec les autres sans ambiguïté¹. Ne s'arrêtant pas là, il s'interroge sur la responsabilité des témoins : « Avons-nous été capables, nous qui sommes rentrés, de faire comprendre nos expériences ? Ce que nous entendons communément par "comprendre" coïncide avec "simplifier" »². Un peu plus loin, il considère que la transmission de l'histoire « se ressent de cette tendance manichéenne qui répugne aux demi-teintes et aux complexités³. » Pour approcher de façon juste ces complexités, selon lui, il est alors nécessaire de suspendre son jugement moral et de sortir des stéréotypes. Ce texte, Primo Levi lui donne pour titre : « la zone grise ».

On est tenté de faire le rapprochement entre la démarche de Primo Levi et l'exposition *Passé coloré. Famille en guerre* des deux commissaires Bruno De Wever (Instituut voor Publieksgeschiedenis) et Rudi Van Doorslaer (SOMA-CEGES). Autrement dit, ce passé coloré, auquel le pluriel conviendrait d'ailleurs mieux du fait de la variété de ses gammes, serait travaillé de l'intérieur par le débat sur les demi-teintes et la zone grise évoquée par Primo Levi. L'exposition prend en effet le parti de la complexité en retraçant les parcours, durant la Seconde Guerre mondiale, d'individus qui appartiennent à dix familles de Gand.

« Comment des gens ordinaires réagissent-ils en des temps extraordinaires⁴ ? », est la question que pose l'argumentaire.

En s'appuyant sur les récits de témoins, l'exposition propose aux visiteurs un parcours en dix espaces répartis selon les différentes familles. Le dispositif se veut très complet : tous les types de supports papier, photo, vidéo, audio sont présents. Complet aussi en ce sens qu'aux témoignages sont associés des archives et des documents historiques qui contextualisent ce que le visiteur entend et lui donnent un sentiment de proximité avec les événements. Complet enfin parce que l'on y est fortement sollicité à l'intérieur même de l'exposition (l'usage des audiophones par lesquels on entend les voix de témoins procure une sorte d'intimité avec ces derniers) comme à l'extérieur par un ultime dispositif inhabituel : une télébox placée à la sortie de la salle (il s'agit d'une petite cabine qui, comme un livre d'or audiovisuel, permet aux visiteurs de laisser leurs impressions en se faisant filmer). Mais avant d'y accéder, une vaste salle met à disposition dix moniteurs où autant d'historiens et de spécialistes livrent un commentaire explicatif des parcours de chaque témoin. La problématique est la suivante : « la guerre pousse à faire des choix. Même 65 ans plus tard, ces choix ne peuvent pas laisser le visiteur indifférent⁵. » Ces phrases méritent attention, mais avant cela, quelques mots sur la variété des témoins et de leurs familles.

Encore lycéenne, Liliane Steenhaut suit un enseignement qui, du fait de la guerre, est devenu chaotique. Son père, qui est animé par une « fibre patriotique » (*sic*), côtoie des Allemands, mais sans collaborer avec eux. Ainsi, ces gens-là semblent s'adapter aux contraintes morales et sociales de la vie sous l'Occupation. Le Dr Albert van Dessel, quant à lui, revient en Belgique après s'être réfugié en France devant l'avancée du front. Il exerce son métier de médecin avec dévouement portant à la population tous les soins possibles. Rika Demoen est caractérisée par sa famille « résolument flamingante » (un de ses membres se porte même volontaire pour le front de l'Est et y trouve la mort). En août 1944, alors que les Alliés sont très proches, les convictions familiales ne changent guère. Pour Roger Rombaut, c'est le travail obligatoire en Allemagne. Sa famille supporte son

¹ Primo Levi, *Naufragés et rescapés* [1986], trad. par André Maugé, Paris, Gallimard, coll. « arcades », p. 37.

² *Ibid.*, p. 36.

³ *Ibid.*, p. 36-37.

⁴ www.gekleurdverleden.be/fr, consulté le 14 mai 2011.

⁵ *Ibid.*

absence et tente de vivre tant bien que mal. La situation est précaire. Lily Van Oost est résistante, elle se fait arrêter par la Gestapo, puis, après être passée par la prison de Gand, elle est déportée à Ravensbrück. Avec la partie consacrée à Mona Verhaghe, c'est le destin exemplaire de Juifs persécutés, la famille Zwaaf, qui est retracé : arrestation, fuite, clandestinité, incertitude totale et vulnérabilité, bénéficiant malgré cela de l'aide de non-juifs, les Verhaghe. Ainsi, cette section met aussi en valeur le comportement de Justes. Avec le portait de Vic Opdebeeck et de Robert, son mari, l'engagement est radicalement humaniste et internationaliste (soutien aux Républicains espagnols). Robert est déporté en Allemagne et choisit le communisme, animé par une ferveur idéaliste. Hubert Van de Castele, lui, est un réfractaire au STO qui tente de survivre dans la clandestinité. Il vit à la campagne. Oswald van Ooteghem est l'activiste d'extrême droite d'une exposition qui n'aurait pu se faire sans ce personnage central que l'on retrouve dans chaque communauté et dans chaque pays occupé par les nazis. Son parcours : mouvement de jeunesse de la VNV dans laquelle milite le père, Légion flamande, Waffen-SS, front de l'Est. Aucun regret ni remords (un avenir politique l'attend même après-guerre). La famille Bloch est juive, Max Bloch en est la figure exemplaire. Avant d'être arrêté, il subit humiliations et dépossession de ses biens dont profite copieusement le collaborateur bien placé auprès des « autorités » qui reprend son négoce.

Ainsi, l'exposition offre une gamme des différents comportements durant l'Occupation, du résistant au pronazi, de la majorité silencieuse qui s'accommode au Juste sauvant des Juifs, du « planqué » au STO, insistant à deux reprises sur l'engagement ultranationaliste et sur la condition des Juifs persécutés. Malgré et avec toutes ces qualités, plusieurs questions critiques se posent qui nous font revenir à la problématique énoncée plus haut : « la guerre pousse à faire des choix. Même 65 ans plus tard, ces choix ne peuvent pas laisser le visiteur indifférent. »

Passé coloré n'a-t-elle pas tendance à mettre tous ces individus sur le même plan, comme si les choix que chacun avait faits pour contribuer à édifier, diriger ou infléchir son destin bénéficiaient du même degré de libre arbitre ? Comme si nous étions tous libres et égaux devant l'avenir ! En effet, la marge de choix des Juifs persécutés était quasiment nulle dès l'occupation et disparaissait totalement à partir du moment où l'appareil policier et administratif de la Solution finale a commencé à fonctionner grâce aux relais de la collaboration locale. La famille devient alors un facteur paralysant sur lequel ont joué les persécuteurs pour mettre en œuvre aussi facilement leur crime. C'est la montée de l'angoisse ressentie par ceux qui étaient privés de droit, puis expulsés de l'humanité, dont ce genre de dispositif ne peut vraiment témoigner, alors que, à l'inverse, dès que l'on est du côté de l'action, résistance ou collaboration, l'individu garde le bénéfice du choix, même si celui-ci lui est fatal. L'action est un privilège que n'ont pas facilement les persécutés. Le risque de mettre ces dix familles au même niveau est paradoxalement renforcé par la question de la couleur. On a remarqué ces dernières années que de nombreuses archives ont été traitées en y ajoutant des couleurs qu'elles n'avaient pas ou plus, afin d'être présentées au public sous une apparence plus contemporaine. C'est ce que ne manque pas de faire cette exposition qui, en ce sens, est plus colorisée que colorée. En attestent d'ailleurs son affiche et la couverture de son catalogue. Or, coloriser ne procure-t-il pas un effet de proximité qui tend à placer, là aussi, sur un même plan illusoire tous les comportements et renforce ainsi le parti-pris souligné précédemment ? Inscrire l'engagement dans la SS d'un extrémiste ultranationaliste, raciste et antisémite dans la palette des couleurs de la Seconde Guerre mondiale, de même, par exemple, que les choix d'un résistant, cela n'atténue-t-il pas des motivations qui, manifestement assumées, relèvent pour le SS de l'extrême gravité du crime contre l'humanité ? On n'entre pas dans la SS comme dans la résistance. L'usage de la violence par la résistance garde une perspective éthique – et lutte pour celle-ci –, quand le nazisme répondait à une logique destructrice qui visait l'espèce humaine.

Malgré cela, cette coexistence des destins et des mémoires donne à penser et c'est un pari très courageux que tient ce projet. Donner à penser, au-delà des stéréotypes et des facilités de jugement, creuser en deçà du couple victime-bourreau, tout en postulant que les rôles ne sont pas interchangeables, tel est bien une des tâches éthiques revenant aux témoins et à ceux qui doivent assurer le relais de la transmission mémorielle. Donner à penser, c'est aussi donner à réfléchir (solliciter l'intelligence réflexive de la pensée). Cela signifie en ce cas faire de l'exploration de la zone

grise un modèle et l'appliquer à la pluralité des passés des différents groupes et communautés d'une même nation ou de l'Europe (il n'y avait pas d'engagés volontaires dans la SS ni d'ultranationalistes qu'en Flandre). Faire ainsi que nul ne soit épargné par cette démarche, c'est certainement un grand geste que ces acteurs de la mémoire contemporaine flamande proposent, reste aux autres groupes et communautés à se lancer eux-mêmes dans cette aventure intellectuelle et politique.

Philippe Mesnard

Directeur de la Mémoire d'Auschwitz ASBL